

LE JOUR, 1952
8 FEVRIER 1952

SUR LA MORT DU ROI D'ANGLETERRE

Les grandes figures de ce monde, quand la mort s'empare d'elles, donnent plus que les autres la mesure de la fragilité de notre vie. Toute la science du siècle se découvre impuissante.

« Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend point nos rois... »

C'est avec une émotion réelle et vive que l'on apprend dans la journée de mercredi la mort du roi d'Angleterre. La fin paisible de ce souverain aux goûts simples et familiaux a correspondu à la sérénité de sa vie. Mais il avait beaucoup souffert. Héroïquement, il avait enduré le mal qui le rongait, vaquant aux lourds devoirs royaux avec une admirable constance. Se sachant touché par la mort, il ne ménagea point sa vie. Les rois ont moins que le commun des mortels le pouvoir de fuir un moment la mêlée et de se donner quelque répit.

Arrivé au trône après la crise dynastique de 1936, il connut d'abord, de façon immédiate, les trois années de frénésie hitlérienne qui annonçaient la guerre. Puis ce fut la guerre. Avec son peuple, le Roi vécut alors les heures sombres de l'angoisse quand, sous un déluge de fer et de feu, l'Angleterre opposa au péril le plus extrême une âme impavide.

Après la guerre, ce fut vite la maladie ; car, aux rois comme aux plus humbles, la santé est disputée. Pour une raison ou une autre, toujours le cœur se serre. Et ce fut cette longue suite d'épreuves où la médecine la plus audacieuse put à peine retarder la mort.

Mais la veille encore de sa mort, le Roi était à la chasse. La dernière fois que les Londoniens l'avaient vu, c'était cinq jours avant, à l'aéroport, pour dire adieu à sa fille. Les photographies reproduites à cette occasion par les journaux montrent un visage ravagé.

Depuis avant-hier, Londres sonne le glas, et toutes les villes et tous les bourgs du royaume et de l'Empire. Il faut reconnaître la grandeur de cette monarchie britannique, établie sur la tradition, dépourvue de tout moyen de contrainte et de toute intrigue, et qui n'a plus d'autre fondement qu'une conjonction de la raison et du cœur. Dans le désordre qui remplit le monde, c'est un motif sans doute de ne point désespérer de l'avenir de la civilisation.

Mais voici que le Royaume-Uni et le Commonwealth, après trois générations de rois, ont de nouveau à leur tête une femme. Elisabeth, seconde du nom, évoque la première qui fut plus qu'un roi. Et le souvenir encore vivant de la reine Victoria rappelle la période la plus impériale de l'Empire.

La nouvelle reine connaîtra plus d'attachement encore qu'un roi ; et peut-être sera-ce pour l'Angleterre, aux prises avec le destin, le temps d'un renouveau. Au dur hiver succédera la saison où la vie triomphe.

Que nos amis anglais veuillent trouver ici l'expression d'une sympathie qu'il n'est plus permis de marchander. Il n'est plus une capitale de la liberté où l'on ne doit réagir ainsi. Et l'on voudrait que fût close une série de maux et de malheurs qu'arrive à dominer, malgré tout, un sursaut des facultés de l'âme.

Que les Anglais sachent bien que, dans leur deuil national, nous partageons leur affliction et leurs regrets.